

Daniel Racine

« Je sens qu'il y a des mutations dans la critique qui sont actuellement en train de se faire et qui me rendent très optimiste... »

Sami Gnaba

Corbo Mathieu Denis

Numéro 295, mars 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78213ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gnaba, S. (2015). Daniel Racine : « Je sens qu'il y a des mutations dans la critique qui sont actuellement en train de se faire et qui me rendent très optimiste... ». *Séquences : la revue de cinéma*, (295), 37–39.

Daniel Racine

« Je sens qu'il y a des mutations dans la critique qui sont actuellement en train de se faire et qui me rendent très optimiste... »

Comme il avait été annoncé dès notre première rencontre, nous ne devons en aucun cas nous limiter à ceux qui pratiquent la critique sur papier. Ainsi, pour relancer le dialogue après quelques mois d'arrêt et continuer cet état des lieux de la critique (forcément subjectif à chacun), nous sommes allés à la rencontre de Daniel Racine, animateur et réalisateur de l'émission Cinéfix sur les ondes de CIBL, mais aussi collaborateur au site CinéTFO et animateur de ciné-club.

Propos recueillis par Sami Gnaba



Daniel Racine

Comment devrais-je te présenter ?

Si j'avais à me présenter, je dirais que je suis avant tout animateur, critique ensuite. Je me vois vraiment comme un transmetteur, un passeur. Il faut dire que je n'ai jamais étudié en cinéma. À ce niveau-là, j'ai des lacunes. Le fait que je sois autodidacte fait que le regard que je porte sur le cinéma est plus populaire, plus proche de la majorité des gens, et non celui d'un universitaire qui est très analytique... Dans la majorité de mon travail, mon but est de m'assurer que l'information transmise soit compréhensible, assimilable par le plus grand nombre de gens. Je veux vraiment donner le goût du cinéma aux gens. Quand je pense au public de mon Ciné-club (Salle Pauline-Julien), c'en est un qui a vu beaucoup de films dans sa vie, mais qui n'a pas peut-être pas pris le temps de réfléchir sur le cinéma. J'ose croire qu'à travers mes mots, les spectateurs prennent conscience de plein de trucs qu'eux-mêmes savaient déjà sans pouvoir les exprimer pleinement.

À la radio, c'est un peu la même chose. Dans le sens où si certains des chroniqueurs vont dans une forme d'érudition ou de présentation un peu trop théorique, je vais toujours essayer de ramener la discussion vers un dénominateur commun pour que tout le monde puisse comprendre l'information. Peu importe la

plateforme sur laquelle je m'exprime, la base commune, c'est que l'information doit être comprise, qu'elle provoque des réactions, des réflexions, des images, dans la tête des gens.

Une de tes fonctions est celle d'être à la fois animateur et réalisateur de l'émission radiophonique Cinéfix sur CIBL. Comment définirais-tu ta tâche, ta ligne éditoriale ?

Au niveau de la réalisation, j'essaie toujours de mettre de l'avant un certain type de cinéma. Déjà là, il faudrait revenir un peu à la base de la station CIBL qui est une radio communautaire, citoyenne et engagée. Donc, je vais toujours y favoriser un cinéma d'auteur, qui ose, qui prend des risques et explore de nouveaux territoires. Aussi, je vais donner beaucoup de place au cinéma de la relève, même si je hais le terme. Ce qui n'exclut pas pour autant des cinéastes d'expérience, plus confirmés, comme Abdellatif Kechiche ou Bertrand Tavernier... Donc, la ligne éditoriale de l'émission est vraiment de mettre de l'avant ce genre de cinéma et de proposer une réflexion dessus. Pour ça, je me suis entouré de gens que je connais et dont j'aime la façon de penser sur le cinéma, des gens qui ne me ressemblent pas dans la façon de faire des chroniques ou d'en parler.

La façon que je réalise mon émission fait que sont réunis beaucoup de sujets en peu de temps. Une heure passe très vite en radio. Dans une même émission, on peut, par exemple, parler autant de la rétrospective de Maurice Pialat que d'un film d'animation japonais ou encore du plus récent film québécois qui vient de sortir. On est donc capable de parler de plein de sujets et d'intéresser les gens à plus qu'un type de cinéma. Mon désir est de rallier tout le monde à tous les types de cinéma avant tout. Je suis un rassembleur autour du cinéma. Pour moi, un *blockbuster* américain est tout aussi valable qu'un film de Pialat. Je ne dis pas qu'ils ont tout aussi bons l'un que l'autre (rires), mais je dis juste qu'il mérite qu'on en parle tout autant.

À quel moment de ta vie as-tu commencé à t'intéresser au cinéma ?

C'était au cégep, en voyant *Cyrano de Bergerac* de Jean-Paul Rappeneau. Je suis tombé en amour avec le film qui est venu me chercher au plus profond de moi-même. Pas longtemps après, j'ai découvert Krzysztof Kieslowski, le cinéaste qui a vraiment nourri ma passion pour le cinéma. À partir du film *La Double Vie de Véronique* tout particulièrement, qui m'a permis à son tour



Daniel Racine reçoit Bertrand Tavernier



de découvrir **Le Décalogue**. On est dans ce que je considère un cinéma de l'émotion... Je me considère beaucoup comme un critique émotif. Très vite, je me suis rendu compte que j'avais des lacunes théoriques et, pour combler ce manque, je me suis rabattu sur l'émotion. Ce qui manque souvent chez les critiques, c'est le *ressenti* devant une œuvre. Et c'est à ce niveau-là que je me distingue. Surtout à la radio. Je suis très proche de mes émotions; je n'ai pas peur d'en parler et de les mettre en mots pour que ça communique au plus grand nombre.

Quels critiques ont compté pour toi, plus jeune ?

S'il y en a un qui m'a donné le goût d'écrire et de réfléchir sur le cinéma, c'est Georges Privet. Je l'ai reçu à mon émission et ç'a été un moment fort pour moi. À l'époque, il écrivait pour le journal *Voir*. Chaque semaine, j'avais hâte que le journal sorte, juste pour lire Privet. S'il n'avait pas aimé un film, je savais d'avance que je n'allais pas l'aimer non plus. Cette affinité-là avec un critique ne m'est pas arrivée par la suite. Il y a quelques années, il a lancé un blogue (*La jetée*) qu'il a malheureusement dû arrêter. Ses explications faisaient sens. C'est un blogue qui lui demandait beaucoup en temps, en documentation et en réflexion, mais pour lequel il ne recevait rien en échange, de la part des lecteurs. Les gens qui ne font pas ce métier ne saisissent pas tout l'investissement et l'engagement qui est derrière. Parfois, on peut bûcher dur mais ne rien provoquer en réponse. Et c'est frustrant. Quand tu donnes tant, tu espères recevoir. Selon lui, sa réflexion était peut-être trop généreuse sur le Web et il n'y avait pas de rétroaction. C'est dommage... En même temps, on est tellement un petit milieu, avec tellement de gens, qu'il y a le risque que certaines voix se diluent dans la masse. Et ce sont des gens comme lui qu'on pourrait perdre.

L'une des raisons pour lesquelles je voulais t'inviter, c'est que l'idée d'États critiques a été initiée en réponse à la table ronde que tu animais, il y a un peu plus d'un an, sur le futur de la critique... Qu'est-ce que tu en as retenu? Qu'est-ce qui t'intéressait dans l'initiative de l'AQCC (Association québécoise des critiques de cinéma)?

Ce qui m'intéressait, bien sûr, c'était de parler de la critique. Je trouve qu'on n'en parle pas beaucoup. Aux oreilles de plusieurs, le mot critique est péjoratif. Donc, j'étais pour la tenue de l'événement, mais malheureusement on n'a pas eu le public qu'on espérait avoir: la majorité dans la salle étaient des critiques eux-mêmes... Pour ce qui a été dit cette journée-là, je suis assez content du résultat parce que ça nous a permis d'avoir un regard différent. Parmi ceux qui étaient invités à parler, il y avait des jeunes, dont Mathieu Li-Goyette, qui incarnent selon moi l'avenir d'un certain type de critique au Québec. Ils ont fait la démonstration qu'avec l'accès aujourd'hui aux films, aux cinématographies de pas mal tous les pays, il y a un moyen de se construire une cinéphilie solide. Avec le Web, même ceux qui n'ont pas une formation en cinéma peuvent aujourd'hui développer leur apprentissage du cinéma, leur propre réflexion. Cette génération est bombardée d'images et de sons quotidiennement et, souvent, on ne leur donne pas les outils nécessaires pour les décrypter. On revient, encore là, à la question de l'éducation. On devrait donner des cours, dès le primaire, sur la lecture des images, de manière à ce qu'on soit capable de développer un esprit critique par rapport à ce qu'on voit.

J'aurais aimé revenir sur ton texte Réflexion sur la critique cinématographique en ligne que tu avais rédigé sur le site mamereetaithipster.com, dans lequel tu affirmais notamment: «L'accessibilité des blogues culturels et la facilité de partage



La Double Vie de Véronique

sont désormais des atouts majeurs pour entretenir un suivi auprès de ses lecteurs, mais aussi pour échanger, débattre, contredire ou tout autre moyen d'épicer la discussion.» Au-delà de ton optimisme pour la critique en ligne, cet extrait met de l'avant un aspect de notre métier que je définirais comme flou: le rapport pas toujours sain entre lecteur et critique.

C'est sûr qu'avec l'accessibilité vient la possibilité à chacun de réagir à un texte. Souvent, ceux qui réagissent avec violence ce ne sont pas des gens qui aiment le cinéma. Ces trolls sont là pour foutre la merde et pour provoquer... Aujourd'hui, le critique n'est plus sur son piédestal. Maintenant, il est sur le terrain, au même titre que *Monsieur-Madame-tout-le-monde*. C'est à lui de montrer qu'il détient les connaissances, le regard, le recul pour parler correctement d'une œuvre. En même temps, ceux dont on s'attendrait qu'ils feraient ce travail ne le font plus avec la même rigueur. Je ne sais pas comment ça fonctionne dans un journal qui publie quotidiennement, mais c'est sûr que, quand certains de ses critiques sont invités dans des émissions de variétés ou encore sont payés pour aller couvrir les «press junkets» à Los Angeles, je me dis qu'ils s'éloignent peut-être de la base du cinéma et que ça ne peut qu'avoir une influence sur leur travail final. C'est bon, du coup, qu'il y ait des gens comme ceux du site *Le Quatre Trois*, ou d'autres, qui frappent dans le tas et secouent les consensus.

Tu crois que le discours sur la mort de la critique est devenu usé?

Oui, jusqu'à un certain point... Ce que j'essayais de montrer dans cet article, c'est que le danger des revues de cinéma spécialisées était qu'elles restent entre initiés et qu'elles n'arrivent pas à rejoindre d'autres publics, d'autres lecteurs. Encore là, c'est mon côté rassembleur qui s'exprime. Je n'ai rien contre le milieu d'initiés qui réfléchissent sur le cinéma, mais à quoi bon si on ne

peut pas partager la réflexion au plus grand nombre? Il faut aller chercher ce lectorat de cinéphiles curieux. Il faut une accessibilité. C'est pour ça que la majorité des revues de cinéma au Québec ont leur site Internet, leurs pages Facebook et Twitter: pour que les gens réagissent. C'est sûr qu'il y aura occasionnellement des mauvaises réactions, mais on ne peut rien faire contre ça. Mais, encore là, comme tu disais, je suis un optimiste. Si on donne les bons outils aux bonnes personnes, on va aller en rejoindre des jeunes qui aiment le cinéma, qui ont le goût de le réfléchir. Et peut-être de le réfléchir autrement que nous. Une gang comme celle de *Panorama-Cinéma* me donne de l'espoir. On aurait pu croire que cette génération-là ne serait pas équipée pour réfléchir sur le cinéma, mais c'est tout le contraire qui est arrivé. Ils secouent la vieille garde de la critique en suggérant d'autres voies pour parler de cinéma. Ils sont les premiers, par exemple, à défendre certains genres qui sont occultés par les anciens. Ils amènent une fraîcheur considérable. Je sens qu'il y a des mutations dans la critique qui sont actuellement en train de se faire et qui me rendent très optimiste.

Cette fraîcheur dont tu parles est aussi trouvable sur un site comme *Blow Up* qui offre dans des capsules vidéo de 5-6 minutes une réflexion tout à fait exemplaire sur les images, sur l'Histoire du cinéma ou encore sur l'œuvre de cinéastes...

Oui, c'est vrai. Ce que tu dis me fait penser à quelque chose qu'on a essayé de faire dans mon émission cette année. Pour notre sixième saison, on a essayé de se mettre un peu en danger, de sortir de nos habitudes, des mêmes *patterns*. On a donc décidé de se lancer des défis entre nous dans l'équipe. Par exemple, j'avais demandé à un de mes collègues de faire une chronique de 6 minutes sur la couleur jaune au cinéma. C'est une façon complètement différente de faire des recherches, de regarder et de réfléchir le cinéma: « Avec tout ce que tu as pu emmagasiner en 20-30 ans de cinéphilie, qu'est-ce que la couleur jaune peut révéler pour toi? » À partir de sa culture cinématographique à lui, il nous pond une chronique qui lui est propre, qui est le reflet de sa propre vision du cinéma. J'aurais proposé la même chose à quelqu'un d'autre et j'aurais eu en retour une toute autre chronique... Donc, ce genre d'initiative s'apparente beaucoup à ce que fait un site comme *Blow Up*, soit de provoquer des choses nouvelles dans notre réflexion sur le cinéma, c'est-à-dire de le repenser d'un autre œil. Un *Blow Up* sur les meilleures séquences de douche au cinéma, par exemple, va nous montrer toute son importance à l'intérieur de certains genres cinématographiques, en nous ramenant à des films, des performances qu'on avait oubliées... j'adore ça. Ce genre de site propose une autre forme de réflexion, de critique même; il y a un choix, un sens de la synthèse, un regard très subjectif.

Cette subjectivité, justement, ils n'oublient jamais de la rappeler dans leurs palmarès.

Oui. Et elle est très importante. C'est ce qui donne de la vitalité à leur manière de faire. Chapeau à ceux qui osent et qui se mettent en danger. Comme les cinéastes qui se mettent en danger, il faut aussi, en tant que critiques, renouveler notre regard. 🍷